

XYZ. La revue de la nouvelle

Rêves cascadeurs

Carole Menahem-Lilin



Numéro 90, été 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3155ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Menahem-Lilin, C. (2007). Rêves cascadeurs. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (90), 55–61.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2007

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>



Rêves cascadeurs Carole Menahem-Lilin

DÈS QUE TU FERMES LES YEUX, l'aventure du sommeil commence...

Cette nuit-là, c'est sous la pluie que le sommeil t'a emmené. Ce n'était pas n'importe quelle pluie: le ciel était en crue. L'averse crevait les plafonds de ton crâne. Les trottoirs cascadaient. Le boulevard de Clichy, en un rien de temps, s'était transformé en fleuve jaune pâle, charriant les matériaux de ton rêve. Et d'autres aussi, que tu ne retenais plus. Fureur, chagrin, attente. Ton désir devenait inaudible ou cassait et pototait lamentablement vers les profondeurs caverneuses.

La crue charriait à présent, le long du boulevard de Clichy, des branches d'arbre, des animaux terrifiés, des carcasses de voitures et, sur une poussette d'enfant qui flottait tant bien que mal, une caméra dirigée vers toi, son œil démesurément grossi dans lequel tu aurais pu entrer tout entier, dans lequel tu entrais, touchant un instant la vérité sensible du monde — immense et lumineuse — avant que l'œil ne t'expulse sous forme de larme.

Tu ne savais quand tu verrais s'agiter les bras du premier enfant, de la première femme, du premier homme. Mais déjà tu apercevais des mannequins de la vitrine. L'un portait le costume à carreaux dont tu l'avais affublé ce matin. La caisse enregistreuse suivait de près — elle aurait dû couler pourtant. Mais non. Elle flottait malgré son poids. Tu avais toujours pensé qu'elle était trompeuse. Une caisse à illusions qui te donnait tant de soucis, lorsqu'à la fin de la journée — et c'était ainsi à la fin de presque toutes les journées — tes comptes ne tombaient pas juste. Combien de fois avais-tu mis de ta poche? Si anxieux de n'être pas irréprochable...

L'eau bouillonnait. Et tes yeux étourdis ne rencontraient plus, surnageant au-dessus des flots, que la caisse enregistreuse dotée d'un

œil énorme — l'œil enregistreur de la caméra qui te fixait, te fixait, te fixait, sans cesser d'enregistrer jamais. Comptes et décomptes.

C'était ainsi chaque nuit. Le taux de pluviométrie de ton inconscient devenait préoccupant. Les rêves se succédaient et s'entremêlaient. C'étaient des rêves cascadants, cascadeurs même, en technicolor et son stéréo. Toi, tu les observais depuis ta place habituelle, au premier étage de ton rêve. Tu les laissais se dérouler un peu en contrebas, tu les laissais se déverser sous toi. Tu n'y plongeais pas.

De ta mezzanine au premier étage, tu observais. Tu subissais la volonté de l'opérateur qui déroulait tes rêves et leurs péripéties enregistrées, destructrices, tu subissais, tranquille, rempli d'un plaisir secret.

Tu ne pleurais pas, tu n'avais pas honte. Tu étais tout à un plaisir étrange : celui de la colère.

Au premier étage de ton rêve, tu pouvais regarder ta colère se déverser. La colère ne débordera pas du rêve, pensais-tu. Qu'elle y bouillonne. Elle n'a pas droit de cité en dehors.

Tes rêves devenaient de plus en plus violents, pourtant, de plus en plus sacrilèges. Et puis, tu n'en sortais plus. C'étaient des rêves à épisodes. À peine croyais-tu en avoir émergé qu'ils recommençaient. Ils n'attendaient même plus la prochaine nuit. Ils te sollicitaient en plein jour, alors que tu étais assis dans le magasin, devant ton tiroir-caisse ouvert, ou debout près des cabines d'essayage, entre deux clients. Ils surgissaient soudain d'entre les chaussures bien cirées. Ils te happaient depuis les yeux inexpressifs des mannequins. Féroces et hilares. Ironiques et dévastateurs. Cinématographiques en diable. Touchant soudain à l'évidence. Tes rêves étaient en train de devenir Dieu. Ils étaient plus réels que toi.

Tu n'arrivais plus à bâillonner le dieu provocateur de ton rêve.

Lorsque tu criais « Cut ! Coupez ! » c'était ta vie qui s'effondrait en petits morceaux. Fragments de pellicule sans consistance.

Oui, décidément : dès que tu fermais les yeux, avant même que tu les fermes, l'aventure du sommeil te requérait. C'est qu'il n'y avait pas d'autre aventure que celle du sommeil dans ta vie étroite.

À vingt-trois ans, tu menais une vie de jeune vieillard.

Tu n'avais pas voulu cela, vraiment pas. Au début, tu t'étais dit : « Je n'accepte cette place que pour voir venir. » Tu voulais travailler dans le cinéma. Cadreur ou monteur, peut-être. L'image était ta passion.

Ton père n'avait ni approuvé ni désapprouvé. Il savait bien, lui, ce qu'il advient des rêves.

Il avait raison : au bout de trois ans, tu te sentais coincé. Tout reposait sur toi, la vie matérielle de ton père et la tienne, et le magasin. Tu te retrouvais gérant de fait du magasin — bien que ce fût ton cousin qui eût le titre et qui perçût le salaire. Ton cousin n'était-il pas l'héritier officiel de la dynastie familiale des Autan ? Toi, tu n'étais qu'un parent au second degré.

Tu étais donc sous-payé, bien que suremployé. Le poids du magasin reposait sur tes épaules : deux étages de confection pour homme, sur l'emplacement stratégique du boulevard de Clichy. Chaque soir, tu avais mal au dos. Tu portais, tu pliais, et tu ne savais pas pourquoi. Car au fond, tu te moquais de tout cela. Les slogans te paraissaient ridicules, les modèles ringards.

« Jeans et chemises Autantiques » : on se demande comment une chemise pourrait n'être pas authentique, pensais-tu par-devers toi, existe-t-il des chemises qui n'en soient pas tout en ayant l'air d'en être ? Des chemises d'air et d'illusion, qui flotteraient devant tes yeux éblouis et te voleraient la mise ?

Oui, sans doute. Trois ans que tu portais une chemise et un costume tissés de fausses promesses. Une éternité qu'on te laissait entendre que, si tu donnais satisfaction, la maison financerait un bout d'essai. Mais il fallait d'abord faire tes preuves.

*Autan n'investit que dans les fortes personnalités Autantiques.
Forts, ou forcés.*

Bref, on te faisait lanterner.

Tu n'étais même plus sûr de vouloir encore tenter ta chance. Comment, quand, où ? Tu étais fatigué. Perdant d'avance. Difficile de faire son trou dans les milieux du cinéma, te répétait ton père. Et qu'alliez-vous devenir, tous les deux, quand il n'y aurait plus ton salaire pour faire tourner la maison ? Après des années de chômage, il ne touchait plus qu'une petite pension.

Tu n'avais plus envie de rentrer chez toi, d'affronter ton père et de regarder la réalité en face. Lorsque tu avais fermé le rideau de fer, tu prenais un sandwich puis te dirigeais vers la place Clichy. Le quartier était riche en salles obscures. Tu passais d'une salle d'art et d'essai au multiplexe d'en face, d'une V.O. à une V.F. Au moins là tu ne t'imposais pas de restrictions. Il t'arrivait de revoir cinq fois le même film dans la même semaine. Il t'arrivait de t'endormir devant l'écran. Le matin dans le métro, yeux mi-clos, tu rejouais les scènes, tu refaisais les découpages et changeais les montages.

C'était tout de même autre chose que de refaire les étiquettes et les vitrines !

Cette nuit-là, le cinéma au premier étage de ton rêve fut brusquement inondé. Ton fauteuil plongeait en arrière. Tu dus te redresser et t'agripper à la rambarde du balcon. Les vagues arrivaient directement de la cabine de projection, derrière toi. C'était la première fois que ton rêve te faisait ainsi des enfants salés dans le dos.

Une jeune femme glissa le long du plongeoir lumineux. Elle était élégamment vêtue. Elle portait des chaussures à talons hauts. Ses cheveux lissés par l'eau étaient nattés. Elle ne criait pas, mais regardait dans le flot avec calme. Elle ressemblait à la secrétaire de ton oncle, le fondateur de la dynastie Autan. Lorsque tu venais au siège, cette jeune femme réservée te regardait avec attention, une flamme au fond des yeux. Dans ton rêve, tu t'avouais que tu la trouvais attirante. Mais elle appartenait au patron, pensais-tu. Tu n'imaginais pas qu'un homme comme ton oncle puisse se contenter de travailler avec une femme pareille. Tu imaginais qu'elle travaillait pour lui nuit et jour. Sans doute pouvait-il exiger cela d'elle, comme il exigeait tant de toi.

Car devant lui, tu te sentais toujours en position d'infériorité. Tu te sentais en tort vis-à-vis de lui et détestais ces convocations mensuelles au cours desquelles tu lui rendais tes comptes. En réalité, c'était lui qui était en tort vis-à-vis de toi, le chiffre d'affaires du magasin s'était accru mais lui, il n'avait encore rien fait pour toi. Il ne t'avait même pas félicité : ta réussite n'était due qu'à l'excellence des produits Autan. Ce n'était pas ta réussite, c'était celle de la maison, de la famille. La famille qui te faisait la grâce de te

tester... « Dans la vie, il est important de savoir ce que l'on vaut et quelle est sa place », disait-il souvent. À présent que tu y repensais, ces propos t'apparaissaient risiblement transparents. « Reste à ta place : paillason sous mes pieds », aurait-il pu aussi bien dire.

Et la colère montait, montait...

Tandis que tu réfléchissais à cela, tu t'étonnas de voir la secrétaire plonger, puis replonger encore, une bonne dizaine de fois, le long du faisceau lumineux du projecteur, sa jupe se soulevant et sa natte se défaisant à mesure, et son maquillage qui la vieillissait s'effaçant, lui rendant ses joues roses de jeune femme. Toi, tu la regardais, notant ces transformations et admirant ses jambes que le flot découvrait toujours plus haut.

Tu la vis soudain arriver sur toi. Elle était portée par le courant tumultueux qui menaçait de t'emporter toi aussi. Pour la sauver de la cascade vertigineuse qui menaçait de vous arracher, tu dus t'arc-bouter aux dossiers des sièges et remonter lentement contre le courant. Voilà, elle était juste devant toi. Tétanisée, elle te regardait. Elle avait les larges yeux des mannequins, mais les siens étaient vivants, bruns, pailletés de petits éclats dorés — et il émanait d'elle des vagues de chaleur en même temps que de la peur. C'était toi qu'elle regardait. Il n'y avait personne d'autre pour la sauver. Les bras larges ouverts, tu la reçus contre ta poitrine.

Elle respirait dans ton cou, une respiration heurtée. Elle balbutiait des mots sans fin. Elle tressautait. Tu t'arc-boutais de toute la force de tes jambes, de tes reins, aux dossiers des sièges. Seule ta prise dans le sol pouvait vous sauver, vous maintenir dans cette immobilité merveilleuse au bord du gouffre.

Tu refermas tes bras sur elle. Elle avait noué ses bras autour de ton cou et posé sa joue contre la tienne. Tu sentais qu'elle pleurerait. Dans toute cette eau déversée par le projecteur, ses larmes avaient une qualité particulière.

Vous êtes restés longtemps embrassés. Vos corps, cernés, palpés, sculptés par le tourbillon des eaux, s'étaient l'un dans l'autre imbriqués. Amoureusement intriqués.

Le flot lentement décrut. Avec mille précautions, toujours l'un à l'autre agrippés, vous vous êtes retournés et penchés au-dessus de

la rambarde. Elle voulait voir, disait-elle. Il fallait qu'elle vît. Toi, tu t'en serais bien passé. Tu étais tout entier là, à présent. Tout entier dans le nœud tangible de vos corps.

En bas, ton oncle, le patron, flottait dans la caisse enregistreuse à illusions. Il flottait et tournoyait, tentait de s'agripper aux rebords des tiroirs.

Autour de lui, tu reconnaissais çà et là des clients, ton cousin en play-boy tentant de chevaucher un chien, l'ouvreuse du cinéma sur un matelas de programmes et puis, accroché à un ballon, un enfant qui riait et paraissait s'amuser.

La vague qui portait ballon et enfant enfla. L'enfant cria. Entre tes bras, ton amour avait sursauté.

Alors tu te retournas vers l'œil du projecteur. Alors tu arrêtas tout.

Arc-bouté sur ton désir, tu te dressas en fixant le projectionniste. Tu le regardas en plein dans son œil énorme, qui projetait des flots de larmes et de lumière. Tu le regardas et, en silence, lui ordonnas d'arrêter le déluge.

L'œil étonné s'écarquilla, la paupière gigantesque cilla — puis le projectionniste céda. L'eau recula avec un bruit de soupir.

La jeune femme se détacha de toi avec regret, te murmura quelque chose, puis courut dans les escaliers pour aller prendre soin de son patron.

Lequel patron, ton oncle, lorsqu'elle lui eut parlé, leva ses yeux vers toi. C'était un regard impressionnant, hypnotique — deux pupilles dilatées qui de loin ne paraissaient en faire qu'une. L'œil violent et dilaté du cyclope.

« Tu me rendras des comptes pour les dégâts ! » hurla-t-il.

Mais toi, de là-haut, tu le fixais sans ciller. Tu avais affronté ton cyclone. Tu pouvais désormais regarder un cyclope vieux et roublard ballotté dans sa caisse enregistreuse.

Depuis le premier étage de ton rêve, tu souris gentiment à ton oncle. « Faisons nos comptes en effet. »

Le regard furieux de ton oncle s'illumina plusieurs fois d'éclairs, puis clignota plus faiblement — et enfin disparut. Une vague lente

l'avait emporté sur sa caisse, tandis que sa secrétaire, ta secrète amie, suivait nonchalamment à la brasse, t'adressant un dernier sourire.

Quelque temps après, dans la salle qui clapotait encore, un jour déserté se leva. Tu étais trempé. Mais étrangement déterminé.

Et maintenant, six mois plus tard, tu es devant l'entrée du Cinéma des cinéastes, boulevard de Clichy, et tu attends. Tu attends la secrétaire à qui ce matin, comme en rêve, tu as donné rendez-vous. Qui t'a répondu, avec un beau sourire : « Mais oui, tu as réussi les épreuves, il faut fêter ça ! » Tu attends avec vos billets à la main, et la lettre d'acceptation que tu as reçue la semaine passée, de l'école de cinéma. Tu as encore du mal à croire que tu as réussi le concours d'entrée. Avec tout le travail que tu as eu. Tu as encore du mal à croire que ton oncle, le patron, a accepté d'engager ton père à ta place. Tandis que toi, tu bénéficieras d'un congé emploi formation.

Une formation bien moins chère que celle pour laquelle a opté ton cousin jaloux. Il a choisi, lui, un master de gestion dans une école américaine. Grand bien lui fasse. Cette concurrence artificielle n'est pas ton problème.

Ton problème à toi est de distinguer ton amie dans le flot des visages.

Tu la vois surgir soudain de la crue automobile. Elle se faufile entre deux capots. Elle se redresse et te cherche des yeux. Comme dans ton rêve, elle a les larges yeux des mannequins, mais les siens sont vivants, bruns, pailletés de petits éclats dorés — et il émane d'elle des vagues de chaleur en même temps que de l'anxiété — celle de ne pas te voir, d'être trop en retard, de t'avoir manqué peut-être.

La pluie, la pluie bénie du boulevard de Clichy, mouille ses vêtements, ses cheveux, rend ses joues lisses, te la rend proche. Tu sors à ton tour sous la pluie, lui fais signe, elle te voit, sourit, vient vers toi.

Te voit, sourit, vient vers toi.

Sourit, vient vers toi, t'embrasse.

T'emb...

Coupez.